

LETTRE D'UN DIPLOMATE FRANÇAIS

Mme Albert Tolédano a reçu ces jours derniers une lettre, très intéressante d'un membre du corps diplomatique français à Paris.

Nous avons la permission d'en donner un extrait: "Pendant les quatre semaines que j'ai passées à Paris, j'ai vu beaucoup de monde, membres du gouvernement et militaires, et j'ai fait un voyage au front. Vous imaginez ma joie de retrouver d'anciens camarades dans les tranchées. De ce que j'ai vu et entendu, je ne puis, malheureusement, rien vous dire; mais la marche nouvelle qu'on prend les opérations à l'ouest et à l'est est suffisamment significative. Et nous ferons mieux encore que ce que vous savez déjà par les télégrammes de presse. La victoire finale est plus sûre que jamais. Suivant la formule que veut prendre les opérations actuelles, l'écrasement de l'ennemi pourra être plus proche qu'on ne le dit en Allemagne. Tous nos soldats, en général, en chef ou dernier homme de troupe, savent exactement de quoi il s'agit. Ils vont jusqu'au bout. L'accord est unanime et parfait à cet égard. Toutes les trahisons, tous les mensonges allemands ne changeront rien à cette détermination absolue. Je crois qu'en commençant à se rendre compte à Berlin et ailleurs que la partie est perdue pour eux et qu'ils auront un terrible compte à rendre. Les Russes ont très bien marché et leur avance victorieuse continue. Nos communiqués et ceux des Anglais restent toujours au-dessous de la réalité. Il est donc moins facile à des étrangers de se rendre compte, à distance, des résultats acquis. On n'a pas insisté assez, par exemple, sur le rôle de notre artillerie lourde et sur celui des gros canons anglais. Il a été décisif. On réserve à l'ennemi d'autres surprises dans cet ordre de matériel de guerre. Nous n'avons pas dit notre dernier mot, car nous aussi nous avons du "Koboss" en réserve."

Les Eaux Suédoises Sont Minées.

Londres, 29 juillet. — D'après une dépêche de Reuter, le gouvernement suédois a résolu de laisser un champ de mines dans la passe de Bregund au cap de Falsterbo. Ces mines sont placées par décret royal pour prévenir le passage dans les eaux territoriales suédoises de navires de guerre ou sous-marins belligérants.

La Succession de J. P. Morgan.

New-York, 29 juillet. — J. Pierpont Morgan Sr., décédé à Rome, Italie, le 23 mars 1913, a laissé une succession évaluée à \$78,110,123, d'après le tableau dressé par l'agent fiscal du département de la justice. Son fils, John Pierpont Morgan, hérite de \$33,884,918.

DINER DE FAMILLE.

Soupe de haricots rouges. Thon braisé à l'oselle. Quartier de saumon sauce Robert. Petits oiseaux rôtis à l'italienne. Satisfis au jus. Frangipane.

Petits oiseaux rôtis à l'italienne. Après les avoir habillés, embrochez les sur un hâtelet en les alternant avec une croûte de pain frit mince garnie de chaque côté d'une tranche de jambon également frite et mince, fixez le hâtelet à la broche, arrosez de beurre fondu et faites cuire à feu vif. Après quelques minutes, salez très légèrement, saupoudrez de mie de pain, arrosez de nouveau de beurre fondu, la valeur d'une noisette d'arôme Patrelle, retirez et dressiez sur un plat dans le même ordre que sur le hâtelet.

L'Auto de votre voisin Supposons qu'il achète une Hudson Super-six?

Un chose que l'on n'oublie pas en achetant des autos: On est fier de son acquisition. La voiture est un véhicule pour la plaisir. Et ce plaisir est amoindri si une voiture de la même classe prouve son immense supériorité sur la vôtre.

Le Hudson Super-Six a démontré sa supériorité. Elle a accompli avec ce moteur breveté — moteur certifié de stock — ce qu'aucune autre voiture de stock n'a encore accompli. Elle a prouvé sa vitesse supérieure. Elle a gravi les collines plus facilement. Elle se récupère plus promptement. Elle a fourni une course de 1819 milles en 4 heures, dépassant de 52 pour cent les meilleurs records antérieurs de voitures de stock. Elle a battu des voitures de course — des douzaines de voitures de haut prix. Son moteur a démontré plus de pouvoir qu'aucun autre moteur d'égale dimension. Son endurance est sans rivale. Supposons que votre voisin achète une de ces voitures? Et supposons que de votre côté vous fassiez acquisition d'une voiture, coûtant autant et peut-être plus, qui soit inférieure? Quel sera votre état d'esprit lorsque les deux voitures seront en présence?

Que signifient ces choses?

Vous ne tenez pas à une vitesse dangereuse. Vous n'avez pas tout le temps besoin d'un excès de pouvoir. Mais la Super-Six a ce pouvoir. Vous savez bien qu'elle domine la piste. Elle vous obéira en tout sans surtaxer ses moyens. Et ceci comprend l'économie.

Elle fournira une plus longue course que les voitures inférieures, sans même aller plus vite. Et cela vient de son pouvoir de partir promptement, soit qu'elle ait stoppé soit qu'elle ait ralenti son allure.

Sa supériorité prouvable — son endurance — valent des années de service. Voudriez-vous

qu'une voiture de la même classe dépasse la vôtre dans ces conditions?

Cela veut dire, 80 pour cent en plus, d'efficacité.

Le moteur Super-Six — une invention Hudson — ajoute 80 pour cent de pouvoir efficace. Ce moteur, petit et léger, fournit 75 chevaux-vapeur. Et anciennement, un moteur de la même dimension ne donnait que 42 chevaux-vapeur.

Ce résultat a été accompli par l'élimination de la vibration, qui est la cause majeure de friction dans un appareil de force motrice. Ce moteur fonctionne avec une légèreté telle que jamais vous n'avez constaté. Et c'est un moteur de longue durée.

C'est la création pour autos, de Howard E. Coffin, et c'est un moteur qui est reconnu comme ayant atteint le plus haut degré de perfection mécanique. Et il est accompagné du modèle le plus élégant et le mieux équipé que Hudson ait jamais composé.

Vous regretterez, sûrement, pendant des années si votre voisin acquiert une de ces voitures et que vous n'en avez pas. Il aura l'avantage sur vous en l'apparence, l'efficacité, le prestige et l'endurance de sa voiture. Tout cela vous sera prouvé sans possibilité de contradiction par l'agent d'autos Hudson dans votre voisinage. Et il vous faut connaître ces choses avant que vous achètiez une voiture de haut grade.

Tout propriétaire d'une voiture Super-Six. — et il y en a plus de dix mille. — vous dira ce que c'est que d'en posséder une.

HUDSON MOTOR CAR COMPANY, Détroit, Mich.

Quelques Records Hudson.

Ces records ont été constatés sous la surveillance de la "American Automobile Association" en se servant d'une voiture de stock, certifiée au chassis de stock, et dépassant les records de toutes autres voitures de stock dans ces essais. 100 milles en 80 minutes 21.1 secondes, en moyenne, 74.7 milles à l'heure pour une voiture de tourisme de sept passagers, avec le chauffeur et les passagers. 74.8 milles dans une heure, avec le chauffeur et les passagers dans une voiture de tourisme, à sept passagers. Départ franc, à 50 milles à l'heure, en 18.2 secondes. Un mille à la raison de 102.55 milles à l'heure, 1819 milles en 23 heures, à la moyenne de 79.5 milles à l'heure.

Platôon à 7 passagers, \$175 à Détroit—Sept autres genres de construction ouverte ou fermée.



H. A. TESTARD, Distributeur,

353-355 rue Baronne

Phone Main 3066

quittez? Vous y mettez de la bonne volonté. Allons! Je vous laisse. Bonne nuit, monsieur Gérard. Ah! à propos, Garadel, qui avait fait deux pas vers la porte, revenait, et plantant son œil sournois dans les yeux de l'espion. — On m'a chipé mon fusil, ce soir; c'est pas vous qui m'auriez fait cette farce? — Je ne fais jamais de farces, mon brave Garadel. — Heu! des fois que vous auriez eu l'envie de tirer un lapin dans le bois, puisque vous y alliez, pas?... Enfin, c'est pas vous n'en parlons plus, je n'ai rien dit; mais voyez-vous que ce soit avec mon fusil qu'on ait abattu ce pauvre M. Kerler! et qu'on le retrouve dans le bois, mon fusil, et qu'on me soupçonne, moi aussi!... Ah! Je compte sur vous, monsieur Gérard, pour me tirer de là à votre tour. — Tu n'as pas à l'inquiéter, toi, même si c'est avec ton fusil qu'on a fait le coup; on ne le retrouvera pas le fusil, j'ai vu l'assassin s'en débarrasser, il l'a jeté dans l'étang noir... Tu sais l'étang qui ne rend jamais rien. — Oui, oui, l'étang sans fond. — Et puis, tu peux prouver que tu es resté ici après le départ de mon oncle, tu as deux bons témoins: mon cousin Frédéric et la Louve qui t'ont laissé là en s'en allant. Je te dis que tu n'as rien à craindre. — Garadel le savait bien qu'il n'avait rien à craindre; il se mit à rire: — Je plaisante, monsieur Gérard, je plaisante... Allons! bonne nuit et à demain matin, cinq heures.

Il s'en alla très vite. Il n'avait pas fait trois pas hors de la chambre qu'il entendit l'espion fermer la porte au verrou. Il eigna de l'œil: — Ah! ah! il veut être chez lui... attends un peu. Il fit quelques pas et s'arrêtant, il retira ses chaussures pour revenir à pas de loup jusqu'à la porte de la chambre. Et, tout-à-coup, il porta ses deux poings à sa bouche, les mordit pour ne pas crier. Hesté seul et le verrou mis à la porte l'homme des Allemands avait sorti de sa poche de dessous un grand portefeuille tout pareil à celui de Jean Kerler... Un mouvement de Gérard vers la porte lui rappela les dangers de son espionnage; il s'éloigna à quatre pattes et ne se redressa qu'arrivé devant son comptoir, pour se verser un grand verre de petit gris qu'il vida d'un trait. Après quoi, se pourléchant, il sembla prendre plaisir à constater le délabrement de sa baraque; son œil sournois étiqua de volupté. — Ça va bien. Ça va bien, ma vieille. Avant un mois, tous les trous seront bouchés, et il ne pleuvra plus

dans les verres des clients... Il se versa un second verre qu'il vida comme le premier, et résolument, sans étouffer ses pas, il retourna à la chambre de l'espion. — Il frappe, l'autre demanda: — Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce que tu veux? — Ouvrez vite. L'espion ne se précipita pas, il se fit même attendre, mais il ouvrit, et Garadel répondit à sa double question: — Il y a que je connais le voleur de mon fusil, et ce que je veux, ma part des billets de banque que vous comptiez tout à l'heure. Assise à la grande table, sous la lumière de la lampe, Geneviève faisait lecture à haute voix. Elle lisait dans un journal de Paris, les exploits des aviateurs français, les merveilleux coups d'aile des oiseaux mécaniques. Noëlle et Marianne l'écoutaient dans un pieux recueillement; ils avaient attendu pour aller se coucher le retour de la patronne et de Frédéric. Un bruit dans la cour, les petits aboiements joyeux du chien de garde, Geneviève s'arrêta de lire: — Ma mère et Frédéric qui rient... Elle se leva, Noëlle et Marianne firent comme elle, et leurs yeux à tous se fixèrent sur la porte, et la même question jaillit des trois bouches: — Monsieur Kerler? Les trois visages s'épanouirent.

La Louve et Frédéric avaient un air heureux qui répondait adéquatement. — Nous le quittons, dit Thérèse. Il viendra à la ferme demain. Tout va bien, très bien! — Frédéric était allé à Geneviève: — J'ai quelque chose à te donner de sa part... Il l'embrassait sur les deux joues. — Et l'assurance que nous ne serons jamais séparés; il veut que tu sois sa fille! — Là! quand je le disais! s'éclata Noëlle. — Oui, oui, c'est toi qui avais raison! jeta la Louve. Tout arrive, même la bonté... Ah! les belles choses que j'ai à te dire... Mais il est tard, il est tard, il faut aller dormir, toi, Marianne! La petite bonne se retira. — Bonsoir, et bonne nuit à tout le monde... Je vais rêver des oiseaux de France et le mariage de Mlle Geneviève... Thérèse la regarda disparaître, et reprit pour Noëlle, tandis que Frédéric faisait lui-même le récit de son entrevue: — Elle est trop jeune pour entendre ce que je rapporte, Noëlle. Assieds-toi; c'est trop long; j'en ai plein la tête et mon cœur en déborde... Et, s'asseyant elle-même, elle raconta: — Jean Kerler riche, plus riche que jamais... Jean Kerler qui rachetait tous ses biens... Et le grand règlement de compte, la rectification de trou-

tière, Ruisdat qui allait redevenir français! — Tu remettras l'écharpe tricolore de ton père, Noëlle! tu la remettras! Noëlle s'était dressé, tout secoué d'un frisson sacré: — Ah! patronne, ce jour-là sera le plus beau jour de ma vie! — Allons, hon, voilà que je me change en déluge, maintenant! Il restèrent là, un grand moment, à boire et reboire le verre d'espérance que le retour de Jean Kerler avait posé devant eux... Des pas ésonnèrent dans la cour. — Qui vient là? se demanda la fermière. — Un ami, bien sûr! répondit Noëlle. Le chien n'a pas grondé. Frédéric avait couru à la porte: — C'est Claude, annonça-t-il. — Il connaissait, comme tout le pays, le pauvre amoureux de la Louve; Claude venait souvent rôder autour de la ferme, chercher à voir Thérèse. Le fou entra... Les beaux yeux expressifs de la Louve s'étaient attristés; elle eut un mouvement vers son vieil amoureux, mais le repréma aussitôt. — Qu'est-ce que tu veux? demanda-t-elle. Pourquoi viens-tu à cette heure, la nuit? — Parce que j'ai à te parler, répondit-il d'une voix lente et grave, un peu sourde. A toi toute seule, acheva-t-il en regardant les autres et Frédéric surtout. Et, répondant à un froncement de

sourcils de Thérèse: — Je ne viens pas te rappeler ma peine; je sais que je ne compte pas sur toi. Le fou s'exprimait comme un homme sensé. Son visage, ses yeux, tra hissaient une souffrance extrême, mais on y eût en vain cherché le moindre indice d'un détraquement cérébral. Hors d'ici et pour tout le pays, l'incertain de la Louve pouvait être fou, devant Thérèse, ses enfants et Noëlle, il cessait de l'être. — Il poursuivait: — Voilà vingt ans maintenant que je le sais... depuis le jour où tu me repoussas pour épouser l'autre que ton père l'avait choisi... La Louve n'essaya pas de lui fermer la bouche; ce qu'il disait là tout le monde le savait. — J'adorais mon père, répondit-elle comme si elle eût éprouvé le besoin de se faire pardonner. — Ton père est mort quand tu es venue veuve, reprit le fou lucide, tu restais seule avec la Geneviève qui n'avait alors que deux ans et tu me repoussas encore... Cette fois, la Louve l'arrêta: — Tais-toi! Je ne pouvais pas l'accepter ni toi, ni un autre, personne! — J'avais fait un serment à la tombe de mon père... Je l'ai tenu! Tais-toi! Claude courba sa haute taille. (A continuer.)